Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 60 (1877)

Rubrik: Nécrologies

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 07.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D.

NÉCROLOGIES

Leere Seite
Blank page
Page vide

Leere Seite
Blank page
Page vide

Jean de la Harpe,

Docteur en médecine, à Lausanne.

Le 25 juin 1877, précisément dans l'ancienne demeure du général César de la Harpe, s'endormait paisiblement au milieu de sa famille un représentant du même nom, JEAN-JAQUES-CHARLES DE LA HARPE, ancien médecin en chef de l'Hôpital cantonal. Quatre jours auparavant, sa compagne fidèle l'avait précédé dans ce voyage que nul n'évite, et pour lequel, comme il le disait lui-même : « ses comptes étaient réglés avec Dieu et avec les hommes. »

Par une singulière coïncidence, plus de cinquante ans auparavant il fit dans cette même maison son entrée dans le monde ; jeune étudiant, revenant de Paris, accueilli avec bienveillance par le général, il y était invité à un bal. Après quelques tours de danse, son père ne le voit plus, le cherche en vain, Jean de la Harpe avait disparu, trouvant ces divertissements, disait-il, mortellement ennuyeux. Il aima la nature et les travaux de cabinet, mais le monde jamais.

Ceux qui le visitaient dans les dernières années de sa vie, avaient peine à reconnaître dans le vieillard enveloppé de fourrures, incapable de marcher, l'homme autrefois plein d'ardeur, le grimpeur infatigable qui, sans effort, gravissait nos Alpes à la recherche de quelque plante ou de quelque lépidoptère peu connu. — Une paralysie lente des

jambes, amenée probablement par un excès de travail, l'avait depuis 6 ans arrêté dans son activité incessante.

Il n'était pas oisif cependant. Des récits d'histoire naturelle illustrés lui rappelaient ses chères études. Son testament grec, qu'il préférait à tout autre, lui redisait les promesses de Dieu qui avaient été sa joie dans les années de santé, et sa force dans celles de maladie.

J.-J.-C. de la Harpe naquit à Paudex, le 30 septembre 1802. Son père était un esprit cultivé, amant de la nature comme il se nommait lui-même; il s'adonnait à la botanique et à la minéralogie, et fut longtemps membre du conseil des mines et salines. Il légua à son fils un goût très vif pour les recherches et l'observation, lequel, favorisé par d'excellentes études, à Paris et en Allemagne, ne tarda pas à produire de beaux résultats.

Dans sa première jeunesse, Jean de la Harpe se faisait remarquer par ses yeux toujours fixés sur le sol, interrogeant ici une fleurette qui se dérobait sous la verdure, là un caillou que le ruisseau avait amené. Dès qu'un objet attirait ses regards, il se hâtait de s'en emparer et de le montrer à ses compagnons, surpris de cette interruption à leur babil. — Ceux-ci lui pardonnaient à peine cette singularité.

Plus tard, promu en rhétorique, s'il se joignait sur la cour du collége ou la terrasse de la cathédrale aux conversations de ses condisciples discutant quelque problème philosophique ou littéraire, il leur faussait bientôt compagnie, s'écriant: « Bah!... Rêveries! » — Il ne se doutait pas que plus tard lui aussi payerait son tribut à ces rêveries! Alors il lui fallait un autre aliment; les écrits d'histoire naturelle, les récits de voyage l'attiraient avant tout.

Ses études se firent à Paris, à Berlin et à Göttingen où il reçut son diplôme *eximia cum laude* en 1826. Il lui prit fantaisie de faire la route à pied de Berlin à Göttingen par amour de la nature, de l'imprévu, de la liberté.

A Paris, son goût pour les sciences naturelles se développa rapidement; il trouva dans les cours publics, dans le Jardin des Plantes, l'herbier Delessert et l'affectueux intérêt du botaniste Gay de vifs encouragements. Il se livra avec zèle à l'étude de la botanique, écrivit et publia une *Monographie des vraies Joncées*. Il courait alors la forêt de Fontainebleau avec la même ardeur qu'il mit plus tard à arpenter avec Abram Thomas, Muret, Charpentier, les vallées alors peu explorées du Valais.

Rentré en Suisse en 1827, à la suite de brillants examens, il reçut une patente de médecin-chirurgien de Ire classe. Son père avait pour lui de hautes visées. Son fils n'y répondit pas, et ne partageait nullement ces projets ambitieux. Il aimait la science pour la science, avait un esprit indépendant, et manquait complétement de cette souplesse nécessaire à ceux qui veulent parvenir. Il ne sut ni ne voulut jamais se plier aux exigences de la vie du grand monde.

En 1827, il se maria selon son cœur, s'établit et fut bientôt père de famille. Malgré les difficultés d'une position des plus modeste, la dîme de ses gains fut toujours destinée aux nombreuses misères qu'un médecin rencontre sur sa route. Au début de sa carrière, fort occupé d'une pratique qui devenait nombreuse, il ne put consacrer à la botanique que les rares moments de loisirs. Chaque année une ou deux courses dans les Alpes étaient ses seules vacances. Il n'abandonnait point pour cela ses observations scientifiques; il cultivait et aimait la médecine comme toute autre branche de l'histoire naturelle.

Il observait avec une sagacité rare les phénomènes de la vie organique en état de maladie, analysait avec rapidité et finesse, jugeait avec sûreté. Ces qualités faisaient de lui un clinicien distingué, mais elles ne pouvaient suffire à lui créer une clientèle brillante. Pour lui, le temps était trop précieux pour écouter les plaintes infinies des souffreteux ou

des hypocondres. Habituellement préoccupé par des cas difficiles dont il cherchait la solution, il recevait brusquement les malades qui, comme ceux de Molière, n'avaient pas une bonne maladie qui en valut la peine : « Laissez-moi tranquille, je n'ai pas de temps à perdre à des bobos ! »

Il n'était pas non plus assez désireux de parvenir pour supporter les petits ennuis de la pratique civile. Autant il aimait la science, autant il détestait le « métier. » Autant il donnait une sérieuse attention aux maladies, autant il s'inquiétait peu des caprices des malades. Son lieu de prédilection était l'hôpital; « là, disait-il, on y fait de la science, » de l'art et non pas de l'industrie. »

En médecine comme en histoire naturelle, il n'avait guère de sujet favori. Curieux de savoir, passionné et ardent dans tout ce qu'il entreprenait, tout était pour lui un objet de recherches et d'études nouvelles. Levé dès l'aube, il enregistrait et développait ses observations. Nous le voyons écrire sur les sujets les plus variés.

En *physiologie* et *chimie pathologiques*, il s'occupa de bonne heure d'analyses du sang; plus tard ses recherches l'amenèrent à découvrir un procédé simple et sûr pour doser l'urée dans l'urine des malades; il rechercha la cause physique du frémissement cataire.

L'*anatomie pathologique* était un de ses sujets favoris. Lorsqu'il fit ses études, cette science en était encore à ses débuts et il en suivit toujours le développement avec attention. Il publia deux notices sur l'hépatisation jaune (caséeuse) du poumon comparée à celle du bétail et sur l'hépatisation grise dans la fièvre typhoïde.

La *matière médicale* lui fournit l'occasion de diverses notices, par exemple, sur l'action des eaux de Louëche, sur l'usage de la gentiane rouge, sur l'emploi des eaux-mères de Bex.

En *chirurgie*, ses travaux furent nombreux. Il imagina l'emploi des sondes coniques droites dans les rétrécissements de l'urèthre, il modifia d'une manière ingénieuse le porte-aiguille de Wutzer, il proposa un procédé spécial pour l'adaptation des tubes métalliques dans la fistule lacrymale (thèse inaugurale). Ses recherches sur la cause des varices, ses observations de cas de hernies, d'affections des os, sur le traitement de l'hydrocèle par les injections de la teinture d'iode, ont été publiées dans nos journaux suisses de médecine.

C'est sur des sujets de *pathologie interne* qu'il a le plus écrit. Le rhumatisme aigu, la fièvre typhoïde et les pneumonies ont été les objets constants de ses recherches. Il a publié pas moins de sept notices diverses sur les affections inflammatoires du poumon; ses notes statistiques sur les pneumonies observées à l'hôpital de Lausanne ont une réelle valeur. Ses travaux sur la fièvre typhoïde sont presque aussi nombreux; il a décrit diverses épidémies, analysant avec précision leurs différents caractères nosologiques. Il a été l'un des premiers à recommander les affusions et les immersions froides dans certains cas, et fut près d'encourir l'anathème de plus d'un confrère pour avoir osé recommander l'emploi des stimulants et en particulier du vin dans d'autres cas. — *Quantum mutatus...*

De plus, les affections de la peau, la gale entr'autres, puis la dyssenterie, les affections du cerveau et de la moelle, celles du foie, des vaisseaux, ont fait l'objet de notices diverses dans les journaux médicaux de l'époque.

En *accouchement* et en *gynécologie*, s'il a peu écrit, il était néanmoins d'une adresse rare qui lui a procuré plusieurs fois des succès inespérés.

Les questions de *législation* et de *police médicale* lui étaient familières, grâce à sa longue présence au Conseil de santé où il siégea comme vice-président (dès 1834 à

1850), et plus tard comme membre adjoint (dès 1850 à 1871).

La loi sanitaire qui régit actuellement le canton de Vaud est en grande partie son œuvre. Dans deux notices sur le concordat, il prit position contre ce nouveau rouage semi-fédéral. J. de la Harpe était cantonaliste à fond.

Il publia diverses notes *statistiques* sur le crétinisme en Suisse, sur le mouvement des malades à l'hôpital de Lausanne, etc.

Enfin la *médecine vétérinaire* ne lui était pas indifférente. Nous retrouvons de lui une notice sur une épidémie de rage chez les renards, une autre sur la rage observée chez les bêtes à cornes dans le Jura et le canton de Vaud, une autre encore sur une nouvelle maladie (gale) des chats, introduite à Lausanne par des chats de Savoie, une enfin sur l'amélioration des races de chevaux.

Pendant les vingt premières années de son activité médicale, J. de la Harpe eut peu de temps à consacrer à des travaux d'histoire naturelle. Dans ses courts loisirs, il augmentait et classait son herbier. Mais vers 1846 il se mit avec une juvénile ardeur à l'étude des *Lépidoptères*. Il s'occupa de la partie la plus difficile, celle des *Microlépidoptères suisses*. Il les élevait, les observait, les dessinait à l'aide de la loupe. Avait-il à faire une visite de malade à la campagne dans la belle saison, il revenait rarement les mains vides. Ses enfants se souviendront longtemps des excursions du dimanche dans les forêts de Lausanne, où chaque arbuste était examiné, secoué, pour en faire échapper les papillons, les chrysalides ou les larves, qui y font leur demeure. Au retour, il fallait soigner ces richesses, étendre les ailes, donner aux chenilles la nourriture qui leur convenait. Le cabinet du docteur n'avait point de meubles élégants ; c'était plutôt un laboratoire de zoologie.

Secondé par les travaux des Frey, Rothenbach, Brémy,

Meyer-Dürr, Ott, Anderegg et autres, il réunit une collection complète des microlépidoptères propres à notre patrie, et il en publia le catalogue raisonné dans les *Mémoires de la Société helvétique des sciences naturelles*, sous le titre : FAUNE SUISSE, LÉPIDOPTÈRES, IVe partie, *Phalénides* (1852) ; — Ve partie, *Pyrales* (1854) et 2e supplément aux Phalénides. — VIe partie, *Tortricides* (1857). — Troisième supplément (1863). Un certain nombre d'espèces nouvelles se trouvent décrites et figurées dans ces divers mémoires.

Il fit hommage des collections qui servirent de base à ce grand travail au Musée cantonal d'histoire naturelle.

Il publia soit dans le *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles*, soit dans les *Mittheilungen der schweizerischen entomologischen Gesellschafft*, toute une série de notices relatives aux lépidoptères de Suisse et de Sicile, à la génération des Psychides, au frein des ailes des lépidoptères, etc.

Il voua une attention toute spéciale à certains insectes nuisibles. Sur le ver de la vigne *(Cochylis roserana)*, entr'autres, il publia divers renseignements et conseils aux viticulteurs.

Les dégâts causés par la *Coleophora laricella*, Hubner, le *Coccus persicæ*, la chenille de la *Larentia brumaria*, lui suggérèrent de nombreux moyens pour la destruction de ces insectes.

Scrutateur infatigable, il s'attaquait à toutes les questions qui excitaient sa soif d'apprendre. C'est ainsi que frappé par les sculptures presque régulières que présentaient certains galets calcaires du bord de nos lacs, il voulut en connaître l'origine et avec le secours de MM. les professeurs Forel et Pictet de la Rive, il finit par découvrir que l'auteur probable des trous et des cannelures observées était la larve d'un névroptère.

Terminons la liste de ses travaux zoologiques en in-

diquant une courte notice sur la migration des hirondelles.

La *géologie* était devenue parmi les naturalistes la science à la mode, comme la botanique et la minéralogie l'avaient été quelque vingt ans plus tôt. Jean de la Harpe entra aussi dans la cohorte jeune et active des scrutateurs de nos Alpes, et sans études préliminaires il se lança avec son ardeur accoutumée à l'encontre des problèmes les plus difficiles. C'est ainsi qu'il n'hésita pas à soumettre au jugement de la science ses observations sur les environs de St-Gervais en Savoie, sur la chaîne du Meuveran et sur celle de la Tour d'Aï, sur la source des Cases près de Lausanne, et sur les terrasses diluviennes du lac Léman.

Lorsque sa vue affaiblie l'empêcha de s'occuper plus longtemps de microlépidoptères, et que ses jambes commencèrent à faiblir, la *météorologie,* qu'il avait toujours aimée, s'offrit à lui comme un objet de faciles observations. Déjà dans ses jeunes années il avait présenté à la Société vaudoise des sciences naturelles, des observations d'arc-en-ciel blanc, d'aurore boréale; plus tard il lui présenta ses réflexions sur les vents dans le bassin du Léman, sur les glaciers, leur formation et le regel de la glace. Les travaux de ses dernières années sont restés en portefeuille.

Dans cette même période, la science appliquée à l'*agriculture,* et surtout à la *viticulture,* prit petit à petit une place importante dans ses préoccupations. Après les insectes nuisibles, vinrent les maladies : l'oïdium, la jaunisse, le champignon blanc des racines, les aulx firent tour à tour le sujet de communications ou de travaux écrits, puis les questions de plans, de cépages, de culture. Son intention était de publier un manuel de viticulture complet, raisonné, basé sur les données de la science. Il ne put qu'ébaucher ce vaste travail.

Si l'Hôpital cantonal était pour J. de la Harpe le centre

d'où rayonnait son activité médicale, la *Société vaudoise des sciences naturelles* était celui où convergeaient tous les travaux du naturaliste. Il en a été longtemps le membre le plus zélé, donnant, malgré son âge, l'exemple de l'activité et du dévouement. Non-seulement il avait toujours quelque communication intéressante à présenter, mais encore il eut, pendant nombre d'années, à soigner seul la rédaction des procès-verbaux et la publication du *Bulletin,* sans excepter même la charge de convoquer personnellement pour chaque séance les membres résidant à Lausanne. On le surnommait « le secrétaire perpétuel. » Ses travaux, connus de tous, lui méritèrent la charge et le titre de *Président de la 45e session de la Société helvétique des sciences naturelles à Lausanne,* en 1861.

En outre le *Musée cantonal* fut souvent l'objet de sa sollicitude et de sa générosité. Il fut membre de la commission des musées et de la bibliothèque pendant près de 10 ans. Nous avons vu qu'il fit hommage au Musée de sa riche collection de lépidoptères. Il donna son herbier au collége d'Aigle.

Il est impossible de terminer cette rapide esquisse de l'activité de Jean de la Harpe, sans dire quelques mots des sujets plus profonds qui tenaient une grande place dans sa vie, et auxquels il consacra non-seulement une grande partie de ses dimanches, mais encore de fréquentes méditations. Goûtant peu les relations purement sociales, ne faisant partie d'aucun cercle, par amour du foyer, plus que par système, il employait ses moments de loisirs en écrits de *philosophie morale et religieuse,* en traductions d'ouvrages théologiques allemands. Tholuck, Claudius et Müller étaient ses auteurs favoris.

Il aimait la nature avec passion, il la goûtait avec une intensité qui amenait souvent des larmes dans ses yeux. Mais non content de la sentir et d'en admirer l'ordre et les

manifestations, il se demandait quelle est l'origine de ces choses et quel est leur but final. « D'où vient la vie? Et où » va-t-elle? — La matière ne peut engendrer la vie. — » Même en admettant que chez les êtres vivants la volonté » fût le produit de la lutte qu'ils ont à soutenir pour leur » existence, d'où leur viennent la raison et le jugement? — » Il y a une vie morale supérieure à la vie physique. »

L'immortalité de l'âme était pour lui une vérité intuitive, un axiome. Son être tout entier se serait révolté s'il l'avait mise en doute un seul instant.

« Mon corps peut périr et se dissoudre, le moi survivra. » Je vis, je vivrai. C'est une vérité qu'aucun raisonnement » ne saurait ébranler; je ne la crois pas seulement, je la » sens, je la constate en moi aussi nettement que mes yeux » constatent les faits de la nature. »

Sa conscience délicate, scrupuleuse, jointe à un caractère facile à entraîner; un sentiment profond du devoir, uni à une nature vive et passionnée, le mit de très bonne heure en face du problème du bien et du mal et de sa responsabilité personnelle. « La justice parfaite n'existant pas sur » la terre, elle doit exister quelque part. »

La solution de ces graves problèmes, il la trouva pleinement satisfaisante dans la Révélation. Il y trouva de plus une source de force dans ses moments de faiblesse, de paix pour le passé, et de sécurité pour l'avenir.

Sa plume ne tarda pas à s'exercer sur toutes ces questions. Elles prirent dans sa vie intime une place qui grandit avec les années.

Mais s'il écrivit beaucoup, il publia peu, et lorsqu'il le fit ce ne fut que pour céder aux sollicitations d'amis. Le seul travail important qui vit le jour fut une traduction de l'ouvrage de Tholuck : *Die Lehre von der Sünde,* éditée à Neuchâtel en 1840 sous le titre de : *Guido et Julius, ou Lettres de deux amis sur le péché et le Rédempteur.*

Les autres parurent comme articles de journaux dans le *Chrétien évangélique* et la *Revue théologique* de Paris.

Sans avoir fait de la théologie et de la philosophie une étude spéciale, il en saisissait les théories et les formules avec facilité, les applications avec originalité. Ses essais psychologiques étaient plus moraux que systématiques.

Les dernières années de sa vie, pour n'être pas les plus productives, furent néanmoins une source d'instruction pour ceux qui l'approchaient.

Les courses de montagnes étaient une de ses plus grandes jouissances; tant que ses forces le lui permettaient, il parcourait et gravissait nos Alpes. Comme le chamois d'un de ses poètes favoris, il aimait

> Dans les ombreux vallons de la neige éternelle
>
> . . . . . .
>
> Aspirer loin du monde un vent de liberté.

Ce fut un triste jour que celui de sa dernière excursion au lac Lioson. Après avoir contemplé ces eaux bleues encadrées de fleurs alpestres, qui toutes lui rappelaient un souvenir de jeunesse, il sentit les forces lui manquer. « C'est fini, » dit-il, « je ne peux plus marcher. » Il fallait dire adieu à un de ses plaisirs les plus vifs. Bientôt aussi il dut renoncer au grand intérêt de sa vie, à l'Hôpital cantonal, dont il avait été le médecin en chef durant 36 années.

Dans ces circonstances, il n'eut pas le courage de rester à Lausanne. Il passa l'hiver de 1871-72 en Toscane où ses forces lui permirent encore de jouir, avec la vivacité d'impressions qui le caractérisait, des ressources artistiques de Florence et de la beauté de ses environs. Il y relisait son Virgile avec bonheur.

De retour en Suisse, il tenta en vain de reprendre quel-

ques occupations; il fallut se résigner à l'inaction. Pour une nature comme la sienne le sacrifice était grand. Il sut se soumettre. Ceux qui l'ont vu de près pendant les dernières années de sa vie, se souviendront toujours de la sérénité avec laquelle il acceptait les privations que lui imposait la faiblesse. Cette soumission était joyeuse, volontaire; il attendait la réalisation des mystères qu'il n'avait fait qu'entrevoir ici-bas.

Fidel Wyss, Apotheker in Zug.

An dem gesegneten Gestade des lieblichen Zugersees wurde Fidel Wyss den 8. Mai 1812 in seiner kleinen Vaterstadt Zug geboren. Nachdem er die dortigen Primarschulen, sowie die Klassen des Gymnasiums mit Auszeichnung beendigt hatte, wandte er sich zu seiner weitern wissenschaftlichen Ausbildung in den Jahren 1828 bis 1830 nach Freiburg im Uechtland. Von dort übersiedelte er nach Luzern, wohin ihn vorzugsweise der ehrwürdige, greise Pater Girard zog, dessen ausgezeichnete Vorträge über Philosophie im Sinn und Geiste reinen Christenthums und edler Menschlichkeit eine grosse Anziehungskraft auf seine zahlreichen Schüler ausübte. So war es auch bei Wyss der Fall, der ein begeisterter Schüler des verehrten Lehrers wurde, und sich als solcher in seinem Leben thatkräftig bewährte. Wyss hatte sich zum Apothekerberuf entschlossen. Zur Vorbereitung für denselben zog er erst an die Hochschule von München, wo dazumal in den naturwissenschaftlichen Fächern ausgezeichnete Lehrkräfte wirkten. Seine eigentlich praktische Lehrzeit bis zum Jahre 1836 brachte er in Rheinzabern, Freiburg, Mühlhausen und Strassburg zu. Mit theoretischen und praktischen Kenntnissen wohl ausgerüstet, kehrte er im Jahre 1837 in seine

Vaterstadt zurück und bestund daselbst in glänzender Weise die Staatsprüfung. Vor Eröffnung seines Geschäftes, zur Gründung des eigenen Haushaltes, führte er Fräulein Amalia Umfelbacher von Rheinzabern heim, mit der er bis zum Tode in einem gesegneten und glücklichen Hausstande lebte. Sein junges Geschäft gedieh durch Fleiss und Tüchtigkeit seines Gründers bald zur vollen Blüthe und breitete sich rasch über einen grossen Theil der deutschen Schweiz im Osten und Westen aus.

Neben den Berufsgeschäften nahm Wyss als Bürger eines Freistaates und warmer Volksfreund an den öffentlichen Angelegenheiten des engern und weitern Vaterlandes lebhaften Antheil und wurde dadurch auch in weitern Kreisen bekannt. Schon im Jahr 1840 wurde er in den Sanitätsrath, in die städtische Schulkommission und in den dreifachen Landrath gewählt. In den sturmbewegten Vierzigerjahren, in welchen der kleine Kanton Zug ebenfalls in das politische Getriebe des Sonderbundes hineingezogen wurde, nahm Wyss mit wenigen Gesinnungsgenossen in der gesetzgebenden Landesbehörde eine entschieden freisinnige und eidgenössische Stellung ein. Umsonst bemühte er sich mit seinen Mitkämpfern, das hereinbrechende Unglück von dem bedrohten Heimathkanton abzuwenden. Mit um so lebhafterer Begeisterung begrüsste er als guter Eidgenosse, nach dem Falle des Sonderbundes, die längstersehnte Annahme des neuen Bundes, die er mit warmen Worten an einer grossen Volksversammlung empfohlen hatte. Bei Anlass der kantonalen Verfassungsrevision wurde Wyss ebenfalls in die berathende Behörde gewählt; ebenso nach Annahme der neuen Verfassung in den Grossen- und Erziehungsrath. In letzterer Behörde entwickelte er vorzugsweise eine segensreiche Thätigkeit. So war das neue Schulorganisationsgesetz hauptsächlich sein Werk. Mit demselben bemühte er sich, das niedere Volks-

schulwesen aus dem Sumpfe herauszuarbeiten, in welchem es bisher gesteckt hatte. Durch den ultramontanen Umschwung im Jahre 1850 sah sich der eifrige Schulfreund aus den bisherigen Stellungen im öffentlichen Leben verdrängt. Erst im Jahre 1858, als die materielle Eisenbahnfrage die zerfahrenen Kräfte im Kanton Zug wieder gebieterisch einigte, und Wyss mit dem ganzen Gewicht seiner massgebenden Persönlichkeit für selbe einstund, da fand es das Zugervolk doch für angemessen, Wyss wieder in seine frühern öffentlichen Stellungen einzusetzen. Der Wiedergewählte benutzte neben der materiellen Eisenbahnfrage, welche die Gemüther bewegte, klug die günstige Gelegenheit, den abgerissenen Faden für die ideellen Bestrebungen zeitgemässer Schulbildung wieder anzuknüpfen. Neben der schon früher planirten Sekundarschule regte er mit beredten Worten die Gründung einer Kantonsschule an und seiner Thatkraft und aufopfernden Hingabe als Fachinspektor verdankte dieselbe wesentlich ihre Entstehung und Fortbestand. Für die schönen, naturwissenschaftlichen Sammlungen, welche vorzugsweise sein Werk waren, liess er sich beträchtliche Opfer nicht reuen. Im Jahr 1874 schied Wyss aus allen politischen Behörden. Dennoch nahm er an den öffentlichen Angelegenheiten des kleinen Haimathkantons wie der ganzen Eidgenossenschaft stets regen Antheil, und am rechten Orte liess er stets ein rechtes Wort ertönen. Im Jahr 1849 veröffentlichte er aus seiner Feder eine Flugschrift: «Der Hexenprozess von 1729 bis 1732» und im gleichen Jahre eine zweite: «Die Blutschwizerprozedur,» in welcher er dem Aberglauben und dem religiösen Fanatismus scharf zu Leibe ging. In den Jahren 1848 und 1849 sass Wyss im Obergericht. In den städtischen Angelegenheiten unterstützte er die Bestrebungen für eine verständigere und bessere Benutzung der Allmend.

In ebenso verdienstvoller Weise wie im öffentlichen Leben, wirkte Wyss in den zahlreichen Vereinen und Gesellschaften, denen er als Mitglied angehörte. Bald nach Eröffnung seines Geschäftes trat er als eifriges Mitglied in die schweizerische naturforschende Gesellschaft, der er bis zum Tode treu blieb. Ebenso als Freund des Wahren, Guten und Schönen gehörte er seit vielen Jahren als Mitglied der schweizerischen gemeinnützigen Gesellschaft an. Er war einer der Gründer des schweiz. Apothekervereins, Mitglied der schweiz. Schützengesellschaft, der Theater- und Musikliebhabergesellschaft von Zug, so wie des eidgenössischen Sängerbundes. Durch manch zündendes Wort und gutes Beispiel wirkte er anregend in allen diesen verschiedenen Kreisen. Seiner organisatorischen Thätigkeit verdankte das eidgenössische Schützenfest in Zug vorzugsweise sein glückliches Gelingen.

Wyss war ein offener und gerader Charakter und ein ächter Biedermann. Seine Freundlichkeit und Freimüthigkeit gewannen ihm die Herzen seiner Mitbürger und Aller, die ihn kennen lernten. Selbst seine politischen Gegner konnten ihm ihre Anerkennung und Achtung nicht versagen. Ein guter Eidgenosse, ein verdienstvoller Bürger und ein treubesorgter Familienvater hat Wyss eine schmerzliche Lücke zurückgelassen, die seine drei wackern Söhne ausfüllen mögen!

August Feierabend.

Hochwürden Domherr Gaspard De la Soie.

Es war im Oktober 1815, als zu Mornex bei Genf nur Wenige, die dem Rufe eines H.-A. Gosse gefolgt waren, die schweizerische naturforschende Gesellschaft gründeten. Hiezu ward auch der « Linné des Alpes, » der gelehrte Bernhardiner-Mönch Murith, der Genosse eines Abraham Thomas, geladen, konnte aber wegen Kränklichkeit nicht erscheinen. Jedoch begrüsste er noch, seinem Ende nahe, mit Begeisterung diese Verbrüderung von Männern, die nach gleichem edlen Ziele strebten. Sein Forschergeist vererbte sich auf das ehrwürdige Stift, dessen Glanz er war, so dass wenige Jahre später dieselbe Gesellschaft in den gleichen Mauern ihren Einzug halten konnte, wo im Jahr 1800, von demselben Murith empfangen, der französische Welteroberer vorübergezogen war.

Zweimal pilgerten die schweizerischen Naturforscher hinauf zum gastlichen Kloster und ihre gelehrten Sitzungen daselbst wurden von Nachfolgern Murith's präsidirt. Und so war es möglich, dass im Jahre 1861 im Wallis eine botanische Gesellschaft, « La Murithienne, » gegründet werden konnte, wieder unter dem Vorsitze und durch die Initiative gelehrter Bernhardiner-Mönche.

Der Eine, Tissière, der die « Murithienne » während der

Jahre ihrer Entstehung leitete, verliess uns schon im Jahre 1868, und der Andere, De la Soie, sein Nachfolger, wurde uns nun auch im verflossenen Jahre durch den Tod entrissen.

Seinem Andenken, dem ehrwürdigen Mönche, unserm tüchtigen Mitarbeiter, dem liebenswürdigen Menschenfreund, meinem verehrten Freunde, widme ich diese wenigen Zeilen.

Gaspard De la Soie ward in Sembrancher geboren, einer kleinen, an der Strasse von Martinach nach dem Grossen St-Bernhard gelegenen Burgschaft, woselbst auch das Geburtshaus seines Vorbildes Murith steht, und zwar zwei Jahre nach dem Tode desselben, am 20. Juli 1818. Auf ähnliche Weise floss die goldene Jugendzeit der beiden lebensfrischen Knaben dahin; sie wurden an der liebevollen Hand einfacher, ächtchristlicher Eltern auferzogen; in demselben Schulzimmer erhielten ihre wissensdurstigen Herzen die ersten Lehren, und dieselben himmelanstrebenden Berge, in ihren Falten so manches tiefe Geheimniss der ewig neuen Natur bergend, schauten auf ihre frohen Knabenspiele hernieder. Diese Berge, woselbst ihrer Väter Viehheerde reichliche Nahrung fand, deren Bäche, Schneelawinen und Felsen aber auch verheerend in's bewohnte Thal herniederstürzen; sodann die täglich auf der Völkerstrasse vorüberziehenden Wanderer, bald elend dahinsterbend, bald im Ueberflusse schwelgend; wieder das Leben in Mitte einfacher, sittenreiner Bergleute, im Kreise frommer Eltern und lieber Geschwister, unter der Anleitung eines tiefreligiösen Seelsorgers: diess Alles hat mächtig und bestimmend auf ihr junges Gemüth eingewirkt, und in ihnen den Entschluss zur Reife gebracht, ihr Leben dem Dienste Gottes, dem Wohle der leidenden Menschheit und der veredelnden Wissenschaft zu weihen.

Folgen wir nun aber dem jungen talentvollen Gaspard

nach St. Maurice. Am Collegium daselbst hat er seine Gymnasialstudien vollendet und zwar mit ausgezeichnetem Erfolge. Der dortige Hochwürdigste Bischof gab ihm diess Zeugniss an seinem offenen Grabe; in seiner Leichenrede sprach er vom fleissigen, preisgekrönten Mitschüler, aber auch vom offenen, heitern, dienstfertigen, von Allen geliebten Jugendfreunde. De la Soie verliess St. Maurice im Alter von 20 Jahren, um am 13. September 1838 in die Congregation der regulierten Chorherrn auf dem Grossen St. Bernhard einzutreten. Mit muthiger Begeisterung trat er ein in die Reihe dieser Helden, dieser Männer der christlichen Aufopferung, dieser wahren Schutzengel der Verirrten und Ermatteten und widmete diesem heiligen Dienste all seine Kraft. Zehn lange Jahre blieb er treu auf diesem Posten, hier oben, wo es nur Wenigen möglich ist, im eisig rauhen Klima so viele Jahre auszuharren.

Vom Jahre 1845-48 bekleidete er daselbst die ihn ehrende Stelle des Clavendier, dem die Aufgabe obliegt, die Reisenden zu empfangen.

Der Grosse St. Bernhard ist aber nicht allein der Ort des kalten, grausen Winters, der hier oben, in einer Höhe von 2473 M., während 9—10 Monaten wüthet; ihm folgt ein sich schnell und reich entwickelnder Sommer, reizvoll und duftig, der prächtige Hochalpensommer! Das ist die glückliche Zeit für den Freund der schönen Pflanzenwelt, für den begeisterten Anhänger der lieblichsten aller Wissenschaften.

Wie viele seiner Vorgänger, so widmete auch Domherr De la Soie sich diesem Studium; er folgte den Spuren eines Murith bis hinauf zum Mont-Velan, eines de Saussure bis in's Ferret-Thal, und oft kehrte er spät Abends in's Kloster zurück, nicht wie der Jäger befleckt vom Blute seines Opfers, sondern zufriedenen Herzens, überglücklich über die in seiner Botanisierbüchse geborgenen Schätze.

Gerne diente er fremden Botanikern als Führer und fand so reichliche Gelegenheit sich auszubilden im Verkehr und Geistesaustausch mit gleichgesinnten Forschern. Wie kurz aber ist der Hochalpensommer und wie wenige sind der freien, einem Lieblingsstudium vergönnten Stunden eines Klostergeistlichen auf St. Bernhard. Trotzdem aber sammelte sich der fleissige, immer beobachtende De la Soie hier oben bedeutende Vorkenntnisse in der Botanik, die er in den folgenden Jahren seines Lebens zur reifen Entwicklung bringen konnte. Im November 1848 verliess er nämlich seine zweite Heimath, um in Sembrancher die Stelle eines Chapelain, dem die oberste Knabenschule daselbst, eine Art Vorbildungsschule für höhere Lehranstalten, übergeben ist, anzutreten, und verblieb hier bis September 1868, um von da nach Bovernier zu ziehen, woselbst er die Sorgen eines Seelsorgers auf seine Schultern lud und treu bis an sein Lebensende verwaltete.

Dort und hier fand er die nöthige Zeit sich eingehend mit Botanik zu beschäftigen und in diese Epoche seines Lebens fallen seine bedeutendsten Arbeiten auf diesem Gebiete, die besonders fruchtbringend wurden durch den eifrigen Verkehr mit Autoritäten, wie Lagger, Lehmann und Schnittspahn, Crepin und Jordan, Puget, Chavin, Christ und Andern. Er wandte seine Aufmerksamkeit besonders dem schwierigen Studium der Arten *Hieracium*, *Sempervivum* und *Rosa* zu. Man begann gerade zu jener Zeit diese an Formenverschiedenheit überaus reichen Pflanzengattungen zu untersuchen und seinem Sammeleifer verdankten genannte Forscher viele der schönsten Entdeckungen. Ich brauche nur an den Rosenreichthum von Mont-Chemin, Bovernier, Salvan, der Alpe Clou zu erinnern, von dem Dr. Christ in seiner Monographie der Schweizer-Rosen Wunder erzählt, den Crepin's sichtende Hände gelichtet und von dem die fleissigen Rhodophilen

Chavin, Cottet, Favrat, herbeigelockt wurden; oder an die monographischen Studien der *Semperviva,* von Dr. Lagger, Lehmann und Schnittspahn, oder an das Verzeichniss der *Hieracium* des Kanton Wallis, von ihm selbst in den Bulletins der Murithienne niedergelegt.

Um seine Verdienste in dieser Beziehung anzuerkennen, haben Lehmann und Schnittspahn einem *Sempervivum* (siehe I. Fasc. des Bull. de la Murithienne), Dr. Lagger einem *Hieracium*, dem seltenen *H. glaucopsis* von Gr. et Godr. ähnlich (siehe ebendaselbst), und Puget einer *Rosa* seinen Namen gegeben (siehe Christ, Mon. der schweiz. Rosen, pag. 168) und so seinem Andenken ein bleibendes Denkmal gesetzt.

In diese Zeit seines Lebens fällt auch die schon erwähnte Gründung der Walliser botanischen Gesellschaft « La Murithienne; » er und sein Nachbar und Amtsbruder, Hochwürden Domherr Tissière, waren die Seele dieser jungen Gesellschaft. Tissière war deren erster Präsident vom Jahre 1861 bis 1868, und ihm folgte nach dessen zu frühem Tode sein Freund De la Soie und leitete die sich von Jahr zu Jahr auch ausserhalb dem Wallis ausbreitende Murithienne während der zwei folgenden Jahre mit gleichem Eifer, nachdem er während der sechs vorhergehenden Jahre die Stelle eines Vice-Präsidenten bekleidet hatte.

Die Bulletins derselben geben Zeugniss von seiner allseitigen Thätigkeit; zum grossen Theil sind es nur Arbeiten aus seiner Feder, bald feurige Eröffnungsreden dieser bescheidenen Wanderversammlungen, bald Mittheilungen über neuentdeckte Pflanzen, bald lebensfrische Beschreibungen seiner botanischen Ausflüge, die er mit seinen Freunden Dr. Muret, Dr. Christener, Favrat und Andern machte, bald Beobachtungen über Schmarotzerpflanzen, über Farren, über Befruchtung der Orchideen, über Glet-

schererscheinungen, geologische Verhältnisse des Wallis u. s. w.

Unvergesslich bleiben diese, seine Verdienste, und unvergesslich bleibt sein Andenken im Herzen der Murithianer; war er doch der eifrigste Besucher ihrer Versammlungen, nie fehlte er!

Am 21. August 1861 trat er als aktives Mitglied in die schweiz. naturf. Gesellschaft ein, und blieb ihr als solches treu bis zu seinem Tode, wie auch der « Société d'histoire de la Suisse romande, » der er seit dem 22. Mai 1862 angehörte.

Mit Freude begrüsste er das Entstehen und Aufblühen der Section Monte-Rosa des S. A. C., besonders als dieselbe es sich zur Aufgabe stellte, die Walliseralpen wissenschaftlich zu durchforschen. Aber auch die Section wusste die Verdienste eines De la Soie zu schätzen und ernannte ihn zu ihrem Ehrenmitgliede.

Im Monat Mai 1876 machte ich mit meinen Schülern und Schülerinen eine Sängerfahrt zum lieblichen Alpsee von Champey. Am Eingange der « Gorges du Durnand » wurde die frohe Bande vom ehrwürdigen Pfarrer von Bovernier auf's Liebenswürdigste und Gastfreundlichste empfangen; andächtig, ja schmerzbewegt, lauschte er, selbst Sänger und Musiker, unsern Chören. Es war das Letztemal, dass der immer heitere Menschenfreund froher Gesellschaft beiwohnte. Er trug schon den Keim einer Krankheit, der er bald erliegen sollte, in sich und der sonst so rüstige Gänger hatte Mühe den wandernden Sängern zu folgen.

Im Herbste des gleichen Jahres zwang ihn seine rasch überhandnehmende Krankheit, ein Magenkrebs, seine liebe Pfarrgemeinde zu verlassen und sich in's Mutterhaus des Klosters nach Martinach zurückzuziehen, woselbst er auch am 27. Februar 1877 seinen Leiden erlag.

Am 1. März war es, als beim furchtbarsten Schneegestö-

ber zahlreiche Wanderer in ernster Stimmung nach Bovernier zogen; Freunde von nah und fern scheuten nicht das Ungestüm des rauhen Winters und waren herbeigeeilt um dem Geliebten die letzte Ehre zu erweisen und mit Thränen im Auge und zitternder Stimme sang ich meinem verehrten Freunde sein:

Dona ei requiem aeternam.

Sion, August 1877.

F. O. Wolf,
Präsident der Murithienne.

Jean Muret, de Lausanne

né à Lucerne le 21 mars 1799, — décédé à Lausanne le 8 février 1877.

Parmi les hommes distingués que le canton de Vaud a vus mourir dans le courant de cette année, il en est peu dont la perte ait été plus sentie que celle du Dr Jean Muret, bien connu de tous ses compatriotes comme citoyen et magistrat, et de tous les membres de la Société helvétique des sciences naturelles comme le plus infatigable et le doyen — ou bien peu s'en faut — de nos botanistes. Jean Muret était le fils du landammann Jules Muret, que tous les Vaudois vénèrent comme un des hommes qui ont le plus contribué à l'affranchissement de leur canton. Il fut destiné au barreau, et fit, soit à Lausanne, soit en Allemagne, d'excellentes études de droit, qu'il compléta par un séjour à Paris. Rentré au pays, il s'associa avec un de ses amis pour ouvrir une étude d'avocat pratiquant; puis il quitta le barreau, pour accepter, très jeune encore, les fonctions de juge au tribunal d'appel. Ce fut vers ce temps-là, ou un peu plus tard, qu'il prit pour la botanique un goût marqué, et entra en relations particulières avec les Thomas, surtout avec Emmanuel. Cette remarquable famille de naturalistes montagnards, tous admirablement doués, avait quitté Fenalet, où elle résidait d'abord, pour s'établir aux Devens, à deux pas de la maison

qu'occupait Charpentier. Elle y faisait centre, elle aussi, à côté et comme à l'ombre de l'illustre géologue. Tout un monde de souvenirs scientifiques se rattache à ces deux noms. Jean Muret fut un des intimes de la société de choix qu'ils attiraient aux Devens. Il était un des derniers à en représenter la tradition vivante.

Jean Muret ne cultiva d'abord la botanique que pour son plaisir. Il cueillait des plantes, les examinait, les déterminait et les jetait. Bientôt, cependant, il lui vint l'idée de faire aussi un herbier. Sa principale originalité, comme savant, est dans la manière dont il conçut cette entreprise. Il se dit que s'il voulait faire un herbier général, comme tout le monde, il n'arriverait jamais qu'à réunir une collection de second ou de troisième ordre, tandis qu'en s'imposant certaines limites, il pourrait arriver à quelque chose de complet et d'original. Ces limites étaient tout indiquées : c'étaient celles de la Suisse telles que Gaudin les a comprises. Faire un herbier suisse, en prenant pour base Gaudin, un herbier complet; le faire non-seulement au moyen de correspondances, mais en allant soi-même sur les lieux; tout voir, tout observer, tout cueillir : tel fut le but que se proposa Jean Muret et que, dès lors, il n'a cessé de poursuivre. La révolution de 1845 lui ayant fait des loisirs, en amenant un changement de personnel dans le tribunal dont il faisait partie, l'herbier devint sa principale, puis sa seule occupation.

Les difficultés se trouvèrent plus grandes qu'il ne l'avait d'abord supposé. Il vit, sous l'influence de Jordan et de son école, se développer la botanique critique et s'étendre avec elle le champ qu'il avait résolu d'embrasser. Il ne s'en laissa point décourager; voyant fuir le but, il le poursuivit avec un redoublement d'énergie. Nombreux sont les genres difficiles, tels que *Viola, Hieracium,* etc., qui ont été de sa part l'objet d'investigations approfondies, et dont il est parvenu

à démêler les espèces et les formes suisses avec une rare précision.

Jean Muret a consacré plus de trente ans de sa vie à son herbier. Il se mettait en route dès qu'un rayon de soleil lui présageait quelque trouvaille possible sur les côteaux de Branson ou de Lugano; l'automne, l'arrière-automne le trouvait encore en quête de fruits ou de plantes tardives dans tel vallon des Alpes ou du Jura. Il ne se reposait d'une herborisation que par une autre herborisation. Outre les petites excursions de trois, quatre, six, huit jours, il faisait chaque été deux voyages principaux, de trois à six semaines. L'hiver, il étudiait et classait ses récoltes, soignait sa correspondance botanique, pratiquait des échanges et préparait ses voyages de l'année suivante.

Jean Muret devint ainsi l'incarnation vivante de la flore suisse. Il avait passé partout; partout il était connu, partout il était aimé. Sa cordialité, sa gaîté, son esprit le faisaient bien venir de tout le monde. Il avait chez les pâtres des Alpes une popularité analogue à celle d'Arnold Escher, son ami. Il était en relations avec tous les botanistes suisses, et son nom figurait dans tous les herbiers. Il récoltait abondamment et donnait de même, demandant surtout, en échange, qu'on voulût bien lui signaler tout ce qu'on trouvait de nouveau.

Le souvenir de Jean Muret restera vivant chez tous ceux qui l'ont connu. Pour lui assurer une plus longue durée, il ne reste que son herbier. Il avait eu l'intention d'écrire un guide du botaniste en Suisse, quelque chose dans le genre du VIIe volume de Gaudin, mais plus pratique, mieux distribué et méritant confiance. Il réfléchit longtemps à ce projet, sans jamais le mettre à exécution. Quant à son herbier, on peut le voir et le consulter au Musée de Lausanne, qui s'en est constitué l'acquéreur. Jean Muret avait annoncé l'intention de le lui donner; mais des

revers de fortune, qui assombrirent ses dernières années, l'obligèrent à le vendre, à très bas prix, il est vrai. Les mêmes revers l'obligèrent à donner sa démission de la Société helvétique des sciences naturelles, dont il avait été pendant nombre d'années un membre dévoué, et qui continue à le réclamer pour un des siens. Cet herbier est classé d'après Gaudin, c'est-à-dire d'après Linné, ce qui est un inconvénient, mais un inconvénient racheté par l'avantage d'une concordance constante avec une *Flore* qui, aujourd'hui encore, fait autorité. Le but poursuivi a été d'ailleurs aussi pleinement atteint qu'il était possible. L'herbier suisse de Jean Muret est, dans sa spécialité, le plus complet qui existe dans notre pays, le plus riche d'espèces, de localités et d'annotations précieuses. C'est un trésor pour le Musée de Lausanne. Il constitue le premier et le plus essentiel document à consulter pour quiconque voudra désormais écrire sur la Flore suisse.

E. Rambert.